



Droits humains

Le film «Je suis noires» réunit des portraits de Suissesses

Rachel M'Bon signe son premier documentaire à voir en première mondiale le 8 mars à Genève. Il donne à entendre des récits de Suissesses noires. Interview

Alice Randegger

Être traitée de «négresse», ne pas assumer ses cheveux, avoir peur de voir ses enfants subir les mêmes injustices que soi... La réalisatrice Rachel M'Bon, elle-même métisse de mère suisse-allemande et de père congolais, aborde ces questions et bien d'autres dans «Je suis noires», son premier film documentaire coréalisé avec la cinéaste Juliana Fanjul. Projeté pour la première fois le 8 mars au Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève (FIFDH), il dresse le portrait de Suissesses noires et met en lumière le racisme helvétique, encore largement impensé.

La question du racisme a commencé récemment à émerger en Suisse. À titre personnel, vous en avez toujours eu conscience?

Je me suis longtemps enfermée dans le déni. C'est en 2016 que je me suis rendu compte que mes efforts d'assimilation totale ne m'apporteraient jamais le confort que j'imaginai. Je gommait tout lien avec une potentielle africanité, et, malgré tout, on me renvoyait continuellement au fait que ma place ici n'était pas évidente, qu'elle ne coulait pas de source, qu'il ne peut pas y avoir d'Afro-suisseuses, au même titre que les Afroaméricains par exemple.

Qu'est-ce que cela a déclenché?

Une forme d'activisme. J'ai lu ou relu James Baldwin. J'ai découvert des féministes qui n'étaient pas blanches comme Maya Angelou, bell hooks, Audre Lorde. Ça a fait écho en moi. Je me suis sentie légitime dans ma démarche, à ma place. Il y a aussi eu le documentaire «Ouvrir la voix» de la réalisatrice française Amandine Gay. Mais la Suisse, au contraire de la France ou des États-Unis, n'a a priori pas d'histoire coloniale; se battre contre le racisme ici, c'est se battre contre quelque chose qui n'existe pas.

Comment avez-vous fait pour découvrir les récits afrodescendants suisses?

J'ai commencé par observer toutes les femmes noires que je voyais autour de moi pour comprendre qui elles étaient et trouver des réponses à mes propres questions. Puis j'ai recueilli leur témoignage sur le compte Instagram @n_o_i_r_e_s. En tant que journaliste, l'absence d'afrodescendants dans les médias, à part dans le sport, la musique, le divertissement, me frappait et je voulais les visibiliser. Des récits extrêmement importants sont apparus et, en 2019, l'idée du documentaire s'est imposée.

Tout au long du film, vous tendez un miroir aux femmes que vous interviewez. Au-delà de l'esthétisme, que vouliez-vous raconter à

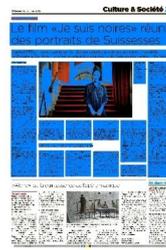
travers le reflet, le portrait?

Qu'à partir d'un propos personnel, on peut aller vers un propos collectif qui peut avoir une dimension universelle. C'est l'«effet miroir» de Carl Gustav Jung, un psychiatre et psychanalyste suisse, et son questionnement autour du mécanisme de projection: tout ce que nous voyons chez l'autre n'est finalement que le reflet de nous-mêmes. J'ai aussi découvert qu'il y a peu de chiffres sur les afrodescendants en Suisse... Nous sommes 3% de la population - 1,5% de femmes environ. Passer par des témoignages, c'est une façon de commencer à trouver des réponses. Sans oublier l'empathie qu'on ressent face à des récits incarnés plutôt que devant des données.

L'empathie et une prise de conscience brutale, les témoignages sont violents!

Oui, mais le propos reste tout à fait audible; il est encore très, très suisse. Étonnamment, Juliana Fanjul, ma coréalisatrice, était plus choquée que moi par moments. Elle imaginait, comme beaucoup, que la Suisse était peut-être épargnée par les inégalités raciales. Tant qu'on n'est pas confronté à la réalité du racisme, on peut l'ignorer. L'ignorance est d'ailleurs un des privilèges du pouvoir.

Vous ne tombez jamais dans les clichés de la femme «gazelle» ou «panthère».



C'est le quotidien qui fait la force du propos.

L'entrée par la fétichisation et l'hypersexualisation des corps des femmes noires me semblait très intéressante, mais trop limitée. C'est un documentaire qui a plusieurs portes d'entrée. Il y a la déconstruction de mon besoin d'assimilation totale. Celle, inventée, d'une Suisse exempte de tous problèmes raciaux. Et celle d'un parcours de femme lambda qui refuse de répondre à l'injonction d'être la femme et la mère par-

faite. Le refus d'être une personne qui n'existe qu'à travers les regards de ceux qui l'enferment.

Parmi les sept femmes afrodescendantes dont vous faites le portrait, il y a le vôtre. C'était une évidence de parler en «je»?

Pas du tout! À 10 ans, j'ai fait semblant de ne pas voir mon père en sortant de l'école; j'avais honte de lui. Juliana Fanjul et moi voulions le raconter et ça ne faisait pas sens

si je n'apparaissais pas à l'image. Je suis finalement devenu le fil rouge du film, le lien entre les différentes histoires, mais ça m'a pris du temps. Ce n'est pas simple d'exposer ses vulnérabilités.

Genève FIFDH, divers lieux

Jusqu'au 13 mars

«Je suis noires» de Rachel M'Bon et Juliana Fanjul, 52'.

À voir le 8 mars (20 h) et 13 mars (14 h 30) à l'espace Pitoëff.

www.fifdh.org



Rachel M'Bon
signe son
premier
documentaire
«Je suis
noires»,
en première
mondiale
au FIFDH
le 8 mars.

LAURENT GUIRAUD



«Haut et fort» à Lausanne

● Du rap, des jeunes qui dansent et chantent, scandent leur rage. Casablanca, un centre culturel où le cinéaste a la plupart de ses souvenirs d'enfance. Un combat, des énergies, une jeunesse marocaine qui déborde. On l'oublie sans doute, mais «Haut et fort» de Nabil Ayouch faisait partie de la compétition officielle à Cannes en 2021. Oui, il y avait beaucoup de films et, oui, presque tous présentaient un intérêt. Mais certains furent plus médiatisés que d'autres. Celui-ci fait partie de ces titres à l'ossature plus discrète. Le rythme qui le

traverse, et qui montre comment les jeunes marocains sont prêts à tout lâcher, le tempo syncopé qui le caractérise laissent à penser que le cinéaste a tout mis dans ce film. **PGA**

Nabil Ayouch donnera une master classe à l'ECAL, mercredi (17 h). Elle sera suivie de la projection de «Haut et fort» (20 h) à la Cinémathèque en présence du réalisateur.

À voir aussi dans le cadre du FIFDH «**Invisible Demons**» de Rahul Jain, qui raconte sa ville, Delhi, envahie de démons, ces particules fines. Documentaire-crédation à voir le 9 mars (18 h) à l'aula CO1 de l'EPFL